

Langue française : Étude de texte

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **89 (1960)**

Heft 8

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Langue française

ETUDE DE TEXTE

*Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme!
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.
La cloche dans le ciel qu'on voit
Douxment tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.
Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.
— Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse?*

VERLAINE (*Sagesse*)

Pour bien comprendre ce poème de Verlaine, il faut savoir qu'il l'a écrit à Bruxelles, en prison, où il avait été enfermé après avoir blessé Rimbaud d'un coup de revolver.

Commentaire littéraire : 1. Quelles sont les différentes parties de ce texte ? 2. Quelle est l'impression que vous cause la lecture de ce poème ? 3. Montrez comment les images choisies par le poète sont symboliques. 4. Comment comprenez-vous : le ciel qu'on voit – l'arbre qu'on voit ? 5. Que pensez-vous du choix des mots, de la phrase et des sonorités ?

Réponse. 1. Si l'on ne peut trouver dans ce morceau un plan net, on peut du moins en déceler la sûre progression. *Les deux premières strophes* nous font part des sensations visuelles puis auditives du poète dans sa prison ; *la 3^e* élargit le cadre des sensations en évoquant par delà ce qui s'offre à ses yeux, une rumeur confuse faite de voix indistinctes. Cet élargissement faisant rêver à la vie, amène le poète à un retour sur sa propre vie, dans une apostrophe directe qui emplit la *dernière strophe*. Cette progression dans les sensations et l'évocation de la vie est parallèle à une progression dans l'émotion. Très discrète et voilée au début elle se précise dans le vers : *chante sa plainte*, puis grandit et atteint une profondeur pathétique dans l'invocation : *Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là!*... Et l'émotion arrivée à son paroxysme se transforme en regret poignant et désolé : c'est l'amer regret d'une jeunesse enfuie et perdue.

2. Ce poème donne une impression de douce mélancolie. Pas de gémissement ou de sanglot, pas de figures de style ou de rhétorique. Tout est simple, comme dans une rêverie où les émotions arrivent un peu assourdies ; c'est à l'engourdissement et à la monotonie d'une berceuse (répétitions, sonorités semblables) que nous fait penser ce morceau.

3. Le poème est fait d'une succession d'images qui, détachées du contexte,

sont le point de départ d'une impression sentimentale dont elles sont le symbole. Le ciel, bleu et calme, symbolise la pureté d'autrefois, le paradis perdu. Un arbre, (qui, à dessein, n'est pas davantage précisé, ou dessiné) nous montre *sa palme*, mot inattendu qui donne à cette sensation visuelle quelque chose de sacré, de presque religieux, impression à rapprocher de la précédente. De même le son de la cloche évoque l'appel à la prière, la paix du temple, tout en accentuant la mélancolie... La plainte de l'oiseau symbolise le réveil qui se fait dans l'âme du poète : la paix extérieure lui a fait sentir plus vive, sa blessure ; le cri du dehors lui fait prendre conscience de sa privation de la liberté. Enfin, la rumeur qui vient de la ville symbolise tout ce qui n'existe plus pour lui : la compagnie des autres hommes, la vie « simple et tranquille ».

4. « Le ciel qu'on voit, l'arbre qu'on voit » sont une allusion à l'espace étroit que le poète pouvait apercevoir de la fenêtre de sa prison : ce n'est pas le ciel, celui qui s'étend à l'infini sur les villes et les villages, c'est un morceau, ce lambeau de bleu aperçu à travers les barreaux. De même pour l'arbre. C'est la seule allusion presque directe à sa situation de prisonnier.

5. Les mots sont si simples qu'on dirait qu'ils n'ont pas été choisis, mais ont jailli spontanément. D'autre part, les rimes n'ont pas l'air recherchées non plus, elles se réduisent souvent à la répétition des mêmes mots (par dessus le toit, qu'on voit, que voilà). Ces termes qui reviennent à des places symétriques comme un refrain, sont comme une mélodie lancinante où reviennent les mêmes thèmes, impression toute musicale. -Les sonorités sont douces, étouffées. Dans la dernière strophe seulement, avec des sons plus durs et plus âpres, le rythme devient saccadé, haletant (avec de nombreux monosyllabes) traduisant le tumultueux retour du poète ou le passé.

C'est toute l'angoisse d'une destinée humaine qui s'exprime, très simplement et très musicalement dans ce beau poème.

Notes :

Quiproquo de procédés en rédaction

« Toute méthode d'enseignement renferme un certain nombre de procédés et vouloir ériger les procédés en méthodes, c'est oublier le but final pour ne s'attacher qu'à quelques détails. » Cette phrase, citée de mémoire, que Mgr Dévaud développait dans une conférence en 1936 ou 40, semblait servir de thème à la discussion entretenue voici quelques jours avec mon collègue voisin. C'était la rédaction qui nous intéressait et l'usage du *texte libre* ne nous apparaissait pas comme la panacée merveilleuse que certains pédagogues croient découvrir à coup sûr, tous les vingt ou cinquante ans.

En vacances, face à une bouteille de fin vaudois, nous avons donc ramené au cours de l'entretien le texte libre à sa juste proportion de procédé au sein de la méthode et nous en étions à discourir d'autres procédés en usage pour cette branche. C'est alors que nous arriva une méprise, un quiproquo des plus amusants.

Assez intimes pour ne plus cacher nos insuccès, nos contretemps